Ami du Clergé du 28 janvier 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — **XXX.** Du bon usage de la confession fréquente, 25. — **XXXI.** Confession fréquente et connaissance de soi, 27.
Notre-Dame de toute l'année. — III. N.-D. de Lourdes : Le message de l'Immaculée, 28.
Lectures bibliques. — I. Abraham : Introduction, 30.
En lisant. — Les « âges d'or » sont derrière nous, 32.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXX

DU BON USAGE DE LA CONFESSION FRÉQUENTE

Nous dirons prochainement, à la lumière de l'encyclique « *Mystici Corporis* », les heureux effets de la confession fréquente. Au préalable, pour éviter toute équivoque, examinons ensemble les écueils à éviter, et les moyens à employer pour un usage fréquent du sacrement de Pénitence.

I

Mettons de côté d'abord ceux qui se confessent souvent, parce qu'ils sont aux prises avec de rudes passions ou responsabilités. Pour ceux-là qui tombent fréquemment dans le péché mortel, le sacrement leur est nécessaire ; et il leur est aussi fructueux, d'abord en leur rendant l'amitié divine, ensuite en sanctifiant l'austère combat qui leur forge une âme forte et généreuse.

D'autres n'excèdent pas la confession mensuelle ; elle est pour eux souci de toilette spirituelle en vue du banquet eucharistique ; ils ne sont pas précisément hantés par un souci de perfection ; et n'envisagent guère le sacrement de Pénitence comme un moyen d'avancer dans les voies spirituelles.

Restent les autres, ceux et celles qui, en grande majorité, sont les habitués de nos confessionnaux, qui s'y présentent au moins tous les quinze jours, sinon plus souvent ; et presque toujours avec uniquement des péchés véniels. Et qui presque tous se lamentent à l'occasion « que c'est toujours la même chose » et qu'ils ont toujours les mêmes péchés à accuser. D'où le danger réel d'en arriver très vite à une formule stéréotypée qui reviendra toujours la même, et bien peu propre à éclairer le confesseur et pas plus à exciter le pénitent à la contrition.

Et voici en effet un second écueil, à éviter ; le manque de regret et de ferme résolution ; il est si dangereux en effet de finir par prendre son parti de la situation, et dans la mesure où cela est, où trouve-t-on la tristesse du mal accompli, et le plan d'action en vue d'un changement ? Quand il s'agit d'une faute grave, la tristesse est facile (on a vu des hommes pleurer sur leurs égarements) et la promesse d'amendement est souvent aussi sincère que spontanée ; mais quand ce n'est pas grave ? Faut-il tant se lamenter ? Faut-il tant se préoccuper de correction ? Et l'on traite à la légère des péchés qu'on dit légers.

Et la pénitence va de pair le plus souvent ; imposée par le confesseur, elle reste bien bénigne pour cette raison, apparemment juste, que cette amende se mesure à la gravité ou à la légèreté de la faute. On bâcle donc assez rapidement cette prière enjointe ; on y ajoute de surcroît si l'on est pieux une oraison, un psaume, une dizaine de chapelet ; et l'on retourne, simplement, et sans scrupule, à ses petites habitudes. En voilà pour quinze jours ; après quoi on recommencera tout aussi simplement ; je serais tenté de dire tout aussi inutilement.

Est-ce de cette forme de confession fréquente que parle Pie XI quand il dit « elle tend à déraciner les mauvaises habitudes, combat la négligence spirituelle et la tiédeur, etc. » ? Sûrement pas. Il faut donc en conclure qu'il est une autre forme de confession fréquente ; et nous allons maintenant essayer d'en dégager les éléments.

II

Celui qui veut progresser dans les voies spirituelles doit nécessairement en venir, en marge du tribunal de la Pénitence, à un travail suivi et méthodique. Tel s'est astreint, jour après jour, à consigner par écrit tous ses manquements, à l'heure de la prière du soir et de l'examen général. Outre qu'il a pu apporter au confesseur comme une photographie de sa quinzaine, il s'est mieux rendu compte de ses points faibles, de son défaut dominant. Mais il n'a pu continuer longtemps cette comptabilité trop compliquée, qui, par comparaison d'une semaine à l'autre, eut pu être cependant fructueuse.

Certains confesseurs simplifient la méthode en disant : retenez seulement les fautes qui sont de propos délibéré. Car il est deux sortes de fautes vénielles : celles qui nous échappent ; exemple, on cueille machinalement un fruit en passant au jardin ; et celles qui sont réfléchies et voulues ; exemple : on reprend d'un dessert alors que l'on a eu sa large part et qu'on risque de priver ainsi les autres. Mais il n'est pas toujours aussi facile de distinguer entre ce qui a échappé au contrôle de la volonté et ce qui a été fait avec son assentiment. Avouons cependant que la méthode est excellente pour ceux qui peuvent l'utiliser, et capable d'inspirer et de réaliser de beaux progrès spirituels.

Mais l'examen particulier est probablement encore ce qui unit le mieux simplicité et efficacité. Le pénitent est invité à faire porter

son effort sur un point déterminé : défaut à corriger ou vertu à pratique ; d'ailleurs les deux choses se complètent réciproquement. Jusqu'à la confession suivante, il s'examinera spécialement sur le point choisi ; il pourra même le restreindre au cas où il le trouverait trop vaste, car l'important ici c'est d'envisager du possible (vu la condition et les moyens du sujet) et de faire du réel. Mais à la confession suivante, après les fautes mortelles s'il y en avait, et les quelques péchés véniels plus saillants, il s'accusera minutieusement sur le défaut qu'il a voulu corriger : la confession a un rôle d'humiliation, de confusion ; et il sera quelquefois plus humiliant d'accuser telle gourmandise en détail qu'un manquement à la messe du dimanche ; mais ce sera excellent pour s'aider à ne plus recommencer.

Il est souhaitable qu'un livre, ou une brochure, instruise le pénitent sur les manifestions diverses d'un défaut, sur les aspects qu'il peut revêtir, sur les fautes qu'il peut susciter, sur les influences qu'il peut avoir. A l'exemple du médecin, il sera bon, non seulement de clairement diagnostiquer le mal, mais encore d'en chercher les causes ; ainsi tel mouvement d'humeur, tel accueil peu sympathique a peut-être son explication dans une jalousie latente qui est à surveiller, car elle peut être cause de bien d'autres fautes par la suite.

Les avis du confesseur seront alors d'autant plus pratiques que le pénitent se sera mieux fait connaître ; par ailleurs, ces avis indiquant les remèdes au mal et la tactique à suivre et les moyens à employer pour continuer l'effort commencé, remplaceront très avantageusement une monition passe-partout que l'intéressé écoute à peine. On entre ainsi en plein dans la vie, dans le réel, et l'on a chance d'avancer sinon rapidement — et encore ! — du moins sûrement.

III

Et nous voici loin de la confession qui rabâche toujours les mêmes et tristes choses ! Mais la contrition aussi devient plus facile, et sous son double aspect : regret et ferme propos. En effet : la connaissance de soi est source de repentir ; celui qui se connaît mal risque de s'absoudre lui-même aisément ; tels ces gens qui jamais ne se confessent et se disent sans péché ; alors que les saints s'estimaient les derniers des hommes, au point de nous paraître incompréhensibles ; c'est ainsi que la poussière ne se voit pas dans le noir, tandis que pullulent les microbes dans un rayon de soleil.

L'effort exigé par l'examen particulier, la confrontation quotidienne entre nos actions et le programme tracé, ou le modèle proposé, ou l'idéal envisagé fait ressortir en clair notre misère ; comment alors échapper à un repentir sincère ? Quant au ferme propos, notre regret le doit stimuler ; dussions-nous diviser la tâche pour la rendre supportable, nous repartirons avec de nouvelles forces, de nouveaux moyens, de nouveaux objectifs s'il le faut, mais d'autant plus décidés à remporter deux victoires que nous avons subi peut-être une défaite. En tout cas, portant sur un point précis, et pratique, notre ferme propos ne risque pas de s'évanouir inefficace. Et Dieu qui n'exige pas que nous devenions des saints d'un jour à l'autre, mais qui ne demande qu'à aider notre bonne volonté nous accordera sa grâce.

Reste la pénitence imposée par le confesseur. Certaines âmes généreuses lui ont demandé soit en passant soit de manière habituelle une pénitence plus lourde comme un Rosaire, un chemin de croix, même pour des péchés véniels ; elles ont eu raison, rentrant dans l'esprit de l'Eglise des premiers siècles qui était sévère dans sa discipline pénitentielle. Plus rares peut-être sont les âmes qui ont accepté une pénitence pratique, heurtant nettement tel défaut, comme serait, après une brouille, d'aller se réconcilier ; ou entrant pleinement dans la vie : tel à une mère de famille l'envoi de son enfant au catéchisme. Et cependant, que voilà d'excellentes pénitences qui réparent et font rentrer dans l'ordre, qui donnent à Dieu « satisfaction », autrement dit qui le font « content ».

A défaut de tout cela, les consignes données en liaison avec l'examen particulier, en fonction du défaut à corriger peuvent devenir elles-mêmes pénitence sacramentelle ; ainsi à un paresseux : vous direz telle prière, non pas de suite, mais demain, à genoux, à telle heure matinale, l'obligeant ainsi à se lever, on renforcera sa résolution, et on fera servir un exercice salutaire parce que pénible à la réparation des fautes antérieures. Ainsi y aura-t-il continuité entre examen de conscience, confession, regret, ferme propos et satisfaction, et cela aussi longtemps qu'il le faudra pour aboutir à un progrès réel ; et le sacrement de Pénitence viendra s'insérer au cœur même de cet effort en vue d'une vie plus chrétienne.

* *

Effort. Tel est en effet le mot qui caractérise tout cet ensemble ; et ce n'est pas si commun, même chez des âmes qui se rangent parmi les « pieuses ». Au jeune homme riche soucieux de perfection, Jésus disait : « Va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres et suis-moi » (Mat., XIX, 21). Attaché à ses richesses il s'en alla tout triste. C'est qu'il en coûte en effet de se dépouiller de ses vieilles habitudes pour tendre vers la perfection. Mais entre les deux il faut choisir : ou la facilité qui conduit à la tristesse ou au dégoût ; ou l'effort qui mène vers les cimes et donne la joie !

XXXI

CONFESSION FRÉQUENTE ET CONNAISSANCE DE SOI

« Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et ensuite tu verras à ôter la paille qui est dans l'œil de ton frère » (Mat., VII. 5). Par ces paroles à l'emporte-pièce N.-S. nous conseille de ne pas juger les autres et de nous appliquer plutôt à la connaissance de nous-mêmes et à notre amendement spirituel ; la confession fréquente pourra grandement nous y aider.

I

Qui ne connaît l'habituelle boutade de ceux qui ne se confessent pas : « Que dirais-je, je n'ai pas de péchés » ? En admettant que dans leur for intérieur ils ne soient pas absolument sûrs d'eux-mêmes, il reste néanmoins qu'ils ne se croient pas tellement coupables ; ils ne se connaissent pas. Le pénitent, au contraire, qui use fréquemment du sacrement de Pénitence doit acquérir progressivement une grande connaissance de soi.

Tout l'y aide en effet ; d'abord son examen de conscience : vu le peu de temps qui s'écoule entre deux confessions, sa mémoire a facile d'explorer sa conduite récente, et de retrouver les défaillances, voire même de chiffrer ses fautes, avec exactitude. Il aura vite fait de découvrir qu'il retombe toujours dans les mêmes péchés, donc il connaîtra assez vite ses points faibles (qui ne sont pas les mêmes pour tous), son défaut dominant, le ou les points où il doit plus spécialement faire porter son effort. S'il a recours à la pratique de l'examen particulier, les causes et les occasions de ses péchés lui apparaîtront : il verra que telle négligence, non coupable en elle-même, et peut-être inoffensive pour un autre, le conduit, lui, à offenser Dieu. La monition du prêtre adaptée à son cas et à ses efforts sur un point déterminé l'aideront aussi à explorer sa conduite ; la grâce du sacrement, qui purifie et qui guérit apportera de nouvelles lumières en son esprit sur son devoir et ses responsabilités, sur la valeur et les aspects divers d'une vertu sincère et chrétienne. Et les difficultés rencontrées dans la pratique, voire même ses échecs, l'instruiront sur l'infirmité de son âme, sur son inconstance et ses variations, sur son manque de générosité à certaines heures.

Il est un autre point sur lequel, à l'occasion, la confession fréquente peut apporter des lumières, à savoir les mobiles de nos bonnes actions. Car en somme, tout ce qui est acte humain, est un mélange de bien et de mal : Dieu seul est parfait et à l'opposé tout homme a du bon. Si donc nous recherchons le mal pour nous en humilier devant Dieu, pour l'avouer humblement au prêtre et pour nous corriger, il faudra le chercher jusque dans nos bonnes actions ; nous verrons alors tout ce qui s'y mêle, plus ou moins à notre insu, d'égoïsme, d'orgueil, de paresse ; nous y cherchons l'or de la charité, la « pépite » de véritable amour de Dieu ou de charité fraternelle que nous y avons mis ; et la trouvant si menue, si minime, nous ne serons pas fiers, même de nos bonnes actions.

Ce tableau est un peu sombre ; éclairons-le en disant que nous découvrirons aussi nos ressources et nos responsabilités ; non pas pour en tirer vanité. « Qu'as-tu, dit S. Paul, que tu ne l'aies reçu ; mais si cela ne vient pas de toi, pourquoi t'en glorifier ?» (I Cor., IV, 7) ; mais bien pour nous encourager au bien et au progrès spirituel. Bien des forces ou talents restent en nous inemployés, faute de les connaître et de nous connaître nous-mêmes ; les saints et beaucoup d'âmes plus modestes ont trouvé la joie, du jour où ils ont vu s'épanouir au service de Dieu et de leurs frères les dons qu'ils portaient en eux.

II

« Ce pieux usage... de la confession fréquente... *favorise l'humilité chrétienne* » dit le pape Pie XII (Enc. *Mystici Corporis*). Ceci n'est plus à démontrer, la connaissance approfondie de nos misères doit nous rendre humbles devant Dieu, même si elles sont vénielles. N'est-ce pas humiliant en effet de toujours retomber, et cela en dépit de notre repentir qui se veut sincère et de nos résolutions parfois généreuses ? Rien de tel que de se mettre résolument à la recherche de la perfection pour se rendre compte que Jésus avait raison de dire : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » (Jo., XV, 5). Et pourtant cela ne doit pas nous conduire au découragement, mais nous amener à nous appuyer résolument sur la grâce, sur le secours d'en-haut ; et à rendre à Dieu la gloire de ses œuvres, en cas de réussite.

En langage spirituel, cette humilité du pécheur qui a conscience de sa mission reçoit le nom de componction ; c'est un sentiment qui demeure dans l'âme pour la tenir en permanence dans la contrition, à sa vraie place de modeste créature et de pauvre pécheresse en face de la majesté et de la miséricorde divine, en somme dans l'attitude du publicain de l'Evangile, qui, à l'opposé du pharisien orgueilleux, mérita l'amitié et le pardon de Dieu. Car « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles » (Jac., IV, 6).

Ce sentiment de componction n'a rien à voir avec une tristesse morbide qui s'apparenterait au romantisme et qui serait cultivé pour lui-même ; il s'accorde très bien avec la joie et l'élan de l'âme, car il trouve son complément dans un abandon filial à la divine miséricorde. Ainsi l'âme est-elle ouverte à la grâce et Dieu peut accomplir en elle son œuvre de sanctification.

L'orgueil est si subtil qu'il arrive à s'infiltrer partout ; ainsi certaines personnes, en travaillant à leur progrès moral et spirituel, sont sans le savoir victimes de l'orgueil : or-

gueil leur désir de sainteté, orgueil leurs moments de ferveur (apparente) qui leur donne le change, orgueil leur dépit, et leurs découragements dans la sécheresse ou l'insuccès. A l'opposé, il faut arriver, non pas bien sûr à prendre le parti de ses péchés, mais à accepter, sans amertume ni arrière-pensée, l'humiliation que nous valent nos défaillances, grandes ou petites. Il y a là pour une âme pieuse comme un cap à doubler ; ensuite, bien consciente de sa misère, elle se jettera dans le sein de la miséricorde, elle se préoccupera non plus directement de son propre avancement mais d'aimer Dieu, et tout en se lamentant de ses imperfections, elle s'élancera vers lui et Dieu viendra à sa rencontre.

Ce que Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus a illustré par une charmante image : le petit enfant s'efforce en vain de monter la première marche de l'escalier de la perfection jusqu'à ce que le Seigneur, qui regarde ses efforts infructueux, descende et l'emporte dans ses bras. Et elle rejoint ainsi S. Paul : « Dieu a choisi ce qui est faible pour confondre ce qui est fort. »

III

« *Pureté de conscience* » voilà encore un effet de la confession fréquente signalé par le Souverain Pontife.

On sait que la conscience, écho dans l'âme des vouloirs divins, est la voix de la raison nous dictant le bien, réprouvant le mal ; chez un adulte, en possession normale de ses facultés, il est une morale naturelle qui s'impose d'elle-même : respect de la vie, du bien d'autrui, etc., en sorte qu'il ne saurait mal faire sur ces points essentiels sans encourir un reproche intérieur, sans ressentir un remords. Toutefois, le péché originel d'abord, une longue hérédité ensuite, a pu chez certains émousser cette voix de la conscience ; une longue habitude du péché peut aussi conduire au même résultat.

Mais au contraire l'usage fréquent du sacrement de Pénitence, s'ajoutant aux données de la morale et de la foi, vient au secours de la raison : l'âme acquiert peu à peu une finesse de jugement, une délicatesse, qui n'ont rien à voir avec le scrupule. Elle ne confond pas faute grave et faute vénielle, n'appelle pas péché ce qui est innocent ; mais elle tend à une loyauté parfaite dans ses rapports avec Dieu, à une grande pureté d'intention, a un service exact et fidèle, à un amour pur de tout alliage.

Elle n'y arrivera pas d'un seul coup d'aile ; il y faudra du temps, la grâce de Dieu et beaucoup de persévérante bonne volonté ; elle rencontrera même un écueil qu'il lui faudra dépasser ; la lassitude et le découragement. En effet, Dieu est Lumière, et à mesure qu'une âme se rapproche de lui, elle se trouve progressivement irradiée de ses clartés · en sorte qu'elle découvre de plus en plus ses imperfections et sa misère ; il lui semble alors que plus elle fait effort pour avancer et plus elle recule ; ce qui pourrait l'amener au découragement.

Elle devra renoncer à se regarder dans le miroir de ses bonnes actions, et se réfugier dans la foi ; cesser de peser ses mérites et faire confiance à Dieu ; chercher moins sa perfection personnelle que le bon plaisir de Dieu, à l'image de J.-C.

Elle s'attaquera en particulier à la faute de propos délibéré, à celle qui, commise en pleine connaissance et sous le contrôle complice de la volonté, engage tout l'homme dans ce qu'il a de meilleur, à l'encontre du commandement essentiel « tu aimeras ton Dieu de toute ton âme ». La confession fréquente l'aidera en enlevant les fautes commises, en renouvelant résolutions et programmes d'action, en lui communiquant la grâce qui sera pour elle lumière et force et amour.

* *

Concluons en disant que l'âme retrouvera « le sens du péché », expression sur laquelle nous nous expliquerons dans un prochain entretien ; et que par le fait même elle retrouvera aussi « le sens de Dieu » ; tout pécheur en effet est semblable à un voyageur égaré qui ne sait plus en quelle direction il lui faut diriger ses pas ; dans la mesure où s'opérera en lui l'œuvre de la Rédemption, il retrouvera son orientation primitive ; il se libérera des liens de l'égoïsme et du péché et il cédera à l'attirance de l'amour, c'est-à-dire de Dieu, puisque *Dieu est amour*.

NOTRE-DAME DE TOUTE L'ANNEE

III

Fête de Notre-Dame de Lourdes

(11 février)

LE MESSAGE DE L'IMMACULÉE

Déjà dans l'Encyclique « *Ad diem illum* » (1904), le Bx Pie X avait écrit : « Pie IX n'avait pas plus tôt déclaré de croyance catholique la conception sans tache de Marie que, dans la ville de Lourdes, s'inauguraient de merveilleuses manifestations de la Vierge, et ce fut, on le sait, l'origine de ces temples élevés en l'honneur de l'Immaculée Mère de Dieu, ouvrage de haute magnificence et d'immense travail, où des prodiges quotidiens, dus à son intercession, fournissent de splendides arguments pour confondre l'incrédulité moderne ».

Mais dans *Fulgens Corona* pour le 1er centenaire de la définition de l'Immaculée Conception, Pie XII écrit d'une façon encore mieux définie et plus catégorique :

« Il semble que la Bienheureuse Vierge Marie elle-même ait voulu en quelque sorte confirmer par un prodige la sentence que le Vicaire sur la terre de son divin Fils avait prononcée aux applaudissements de l'Eglise entière. Quatre ans, en effet, ne s'étaient pas encore écoulés que dans un village de France, aux

pieds des Pyrénées, une enfant simple et innocente, voyait, à la Grotte de Massabielle, la Sainte Vierge lui apparaître. La Vierge avait un aspect juvénile et affable ; elle était vêtue d'une robe et d'un manteau blancs et portait une ceinture bleue. A l'enfant qui demandait instamment à connaître le nom de Celle qui avait daigné se montrer à elle, celle-ci répondait, levant les yeux au ciel et souriant doucement : « *Je suis l'Immaculée Conception* ».

Les fidèles saisirent parfaitement la portée de l'événement et, accourant innombrables de toutes les parties du monde en pèlerinage à la Grotte de Lourdes, ils ravivèrent leur foi, enflammèrent leur piété et s'efforcèrent de conformer leur vie aux préceptes du christianisme. Et, en ce même lieu, ils obtinrent aussi à maintes reprises par leurs prières des faits miraculeux propres à susciter l'étonnement général et à confirmer que la religion catholique est bien la seule que Dieu ait donnée aux hommes et qu'il approuve. C'est ce que comprirent éminemment, comme il était naturel, les papes qui enrichirent de faveurs spirituelles et comblèrent de leur bienveillance le temple magnifique, élevé en l'espace de quelques années par la piété du clergé et du peuple chrétien ».

Notre foi au mystère de l'Immaculée repose certes sur la parole de Dieu, sur la Révélation divine, non sur des révélations privées comme celles de Lourdes. Et pourtant, les Papes eux-mêmes, et dans ces documents si importants que sont leurs encycliques, ne craignent pas de mettre Lourdes en connexion avec la définition du 8 décembre 1854 comme une sorte de confirmation de la parole infaillible du Pape. A leur exemple, regardons les événements de Lourdes.

Lourdes, d'abord par *ses apparitions*, ensuite par *les miracles* de ses pèlerinages est vraiment la confirmation, à l'usage de la multitude, du dogme de l'Immaculée Conception.

I. — *Par ses apparitions*

Depuis le 11 février 1858 qu'elle avait déjà vu 15 fois une belle « Dame » dans le rocher de Massabielle, à plusieurs reprises déjà, sur les recommandations que lui avait faites M. le Curé, la petite Bernadette avait demandé à l'apparition de lui dire son nom. Mais celle-ci semblait ne pas vouloir l'entendre. Elle ne lui répondait jamais que par un sourire.

Ce 25 mars, fête de l'Annonciation, à la 16e apparition, par obéissance, malgré le silence opposé jusqu'ici par la Dame, Bernadette s'enhardit à lui poser la même interrogation et par trois fois. Elle ne reçut d'abord en réponse qu'un sourire ; enfin la belle Dame cède et déclare son identité. A la troisième question que lui adresse Bernadette : « *Madame boulèt avoué la bountà dé mé disé qui es ?* Madame, voulez-vous avoir la bonté de me dire qui vous êtes ? » la vision lui répondit : « *Qui soy l'Immaculado Concepcion.* Je suis l'Immaculée Conception ». C'est l'inscription que porte aujourd'hui l'auréole de la statue de la Grotte.

Bernadette qui alors ne savait ni lire ni écrire, n'avait pas suivi le catéchisme à Bartrès, et n'avait pas encore fait sa première communion, ne comprit rien évidemment au nom que venait de donner la belle Dame. Aussi, en se dirigeant vers le presbytère, pour rendre compte à M. Peyramale de ce qui venait de se passer, la petite se redit la même phrase sans arrêt, afin d'être sûre de ne pas oublier et de ne pas se tromper.

— Eh bien, lui demanda M. le Curé, que vas-tu m'apprendre aujourd'hui ?

— Je lui ai demandé qui elle était. Elle m'a dit : « Je suis l'Immaculée Conception. »

— Tu te trompes ! Qu'est-ce que cela veut dire : l'Immaculée Conception ?

— Je ne sais pas. Et c'est pour cela qu'en venant de la Grotte, je ne cessais pas de répéter ces paroles pour ne pas les oublier...

Et il faut reconnaître qu'à l'époque, de doctes professeurs de Séminaire, tel celui de Notre-Dame des Ermites, estimèrent que la Sainte Vierge ignorait sa théologie pour se nommer ainsi.

Voilà les faits. Celle qu'on a appelée « Notre-Dame de Tout Nom », a choisi entre tous ses noms de se dire l'Immaculée Conception. Elle s'est ainsi nommée, après bien des sollicitations, comme pour mieux piquer la curiosité et attirer l'attention. Elle l'a fait dans une formule qui dérouta les théologiens eux-mêmes. Et cela à quatre ans seulement de la proclamation de ce dogme de foi par l'Eglise. Ne voir là qu'un pur hasard, sans intention voulue de la Sainte Vierge, serait avoir des oreilles pour ne pas entendre. C'était certainement, de la part de N.-D., pour la foule fermée aux dissertations des savants, ratification de la parole infaillible de Pie IX, invitation à y répondre par la foi et la piété, élan donné aux grâces, aux valeurs, aux enseignements de ce privilège unique.

II. — *Par les miracles*

La suite est venue renforcer encore cette signification de l'apparition et de son nom. L'apothéose se prolonge depuis près d'un siècle : de nos jours, chaque année, plus de deux millions de pèlerins viennent à Lourdes honorer, prier, écouter « l'Immaculée Conception ».

Et pourquoi viennent-elles ainsi ? Parce que, depuis les premières apparitions, la Ste Vierge n'a cessé de faire de Lourdes le trône de ses miracles et de ses miséricordes. On ne compte plus les grâces extraordinaires et les guérisons scientifiquement inexplicables.

Dans l'Office de la Manifestation de la Médaille miraculeuse, l'oraison nous dit que par d'innombrables miracles Dieu a voulu manifester et faire resplendir l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge. Nous savons, en effet, que cette médaille a obtenu des prodiges du corps et de l'âme si nombreux pour tous ceux qui l'ont portée qu'elle a pris dans le peuple chrétien le nom de « médaille miraculeuse ».

Ne pouvons-nous pas dire la même chose des miracles de Lourdes ? Ils ont fait l'objet des études des plus hautes sommités de la science, médecins croyants ou incroyants. Pour beaucoup de ces derniers ils ont été le

moyen dont Dieu s'est servi pour les amener à la foi. Et c'est le but des miracles. Ils ne sont pas, par eux-mêmes, des grâces qui sanctifient. Ce sont des grâces que Dieu accorde à qui il lui plaît et quand il lui plaît, afin d'accréditer auprès des hommes tel de ses messages ou de ses envoyés.

Si vraiment la Sainte Vierge n'était pas l'Immaculée, Dieu pourrait-il accorder tant et d'aussi insignes miracles à son invocation et à son culte ? Il se ferait en quelque sorte le complice du mensonge.

Voilà pourquoi les miracles de Lourdes rendent témoignage à la parole du Pape et à la parole de Marie. Encore une fois, si nous croyons, c'est sur la parole de Dieu contenue dans la révélation ; mais ces signes extraordinaires apportent aux exigences de notre raison un nouveau témoignage adapté à notre faiblesse. Depuis bientôt cent ans que ces prodiges se renouvellent, Lourdes est devenu « la cité du miracle », le premier centre de catholicité après Rome. On y vient, et toujours en foule plus nombreuse, de tous les points de la terre.

Le miracle s'y est établi en permanence. Et miracle authentique ; non l'impression d'une multitude exaltée, mais le constat des études les plus rigoureuses. Sans doute, tous les malades ne sont pas guéris. Mais ils sont si nombreux, ceux qui ont retrouvé à Lourdes la santé, qu'on peut dire que le miracle s'y répète comme en Palestine, au temps de Jésus.

* *

Cette signification apologétique du fait de Lourdes n'avait pas échappé à Bernadette elle-même. De son couvent de Nevers elle écrivit un jour à Pie IX, le pape de la définition du dogme de l'Immaculée Conception :

« Très Saint-Père, je n'aurais jamais osé prendre la plume pour écrire à Votre Sainteté, moi pauvre petite sœur, si notre digne évêque, Mgr de Ladoue, ne m'eût encouragée, malgré le vif désir que j'en éprouvais, à venir me jeter à vos pieds pour vous prier de me donner votre bénédiction apostolique qui sera, j'en suis sûre, une nouvelle force pour mon âme si faible. Que pourrais-je faire, T. St-Père, pour vous témoigner mon amour filial ? Je ne puis que continuer ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'est-à-dire souffrir et prier. La T. S. Vierge doit souvent jeter son regard maternel sur Vous, T. St-Père, parce que Vous l'avez proclamée Immaculée. J'aime à croire que vous êtes tout particulièrement aimé de cette bonne Mère, puisque, quatre ans après, elle vint elle-même sur la terre dire : « Je suis l'Immaculée Conception. » Je ne savais pas ce que cela voulait dire. Depuis, en y réfléchissant, je me dis bien souvent : « Que la Sainte Vierge est bonne ! On dirait qu'elle est venue confirmer la parole de notre Saint-Père. J'espère que cette bonne Mère aura pitié de ses enfants et qu'elle daignera mettre encore une fois son pied sur la tête du maudit serpent et donner ainsi un terme aux cruelles épreuves de la Sainte Eglise et aux douleurs de son auguste et bien-aimé Pontife. »

Par les paroles que nous avons citées de Pie X et de Pie XII, nous avons constaté que les Papes ont fait leur ce jugement de la sainte voyante sur la signification des apparitions de Lourdes. Et c'est ce qu'il fallait méditer en cette Année mariale. Comment ne pas redire avec Bernadette : Que la Sainte Vierge est bonne ! L'homme de l'Evangile disait à Jésus « Je crois, Seigneur, mais venez en aide à la faiblesse de ma foi. » Il est arrivé, lors de la définition du dogme de l'Immaculée, que des hommes ont dit et il s'en trouve encore pour penser, que c'est chose difficile à notre raison d'admettre ce privilège tant discuté par de grands docteurs et surtout d'admettre l'infaillibilité du Pape sur laquelle cette foi repose immédiatement. Nous voudrions un signe, comme les auditeurs de Notre-Seigneur, devant certaines de ses affirmations. Ce signe nous a été donné. C'est Lourdes, où Marie s'est dite elle-même Immaculée et où elle continue de montrer par des miracles, répétés et admis de tous, qu'elle ne nous a pas trompés. Et ce signe est toujours visible, éclatant, resplendissant aux yeux de tous.

Bénie soit donc N.-D. de Lourdes, qu'elle soit bénie, priée, honorée, remerciée d'avoir mis à la portée des pauvres que nous sommes son gloriux privilège, en mettant sous nos yeux son image d'Immaculée !

LECTURES BIBLIQUES

Sous ce titre, nous voudrions publier quelques portraits des principaux personnages de l'Ancien Testament. Leur activité ou leur enseignement s'insère dans la trame de la Révélation et dans la préparation messianique. Il y a donc intérêt à relever, à travers eux, le développement de l'enseignement divin et l'extension progressive du Royaume de Dieu.

I

ABRAHAM

Introduction

Dans l'histoire des interventions de Dieu pour le salut de l'humanité, telles que la Bible nous les rapportent, apparaissent quelques personnages de premier plan.

L'un d'entre eux est Abraham, « l'Ami de Dieu » (cf. Isaïe, XLI, 8 ; II Chron., XX, 7 ; Daniel, III, 35) et le Père des Croyants. Les Juifs se disent ses fils selon la chair et selon l'esprit, qualité que revendiquent également les Arabes musulmans.

S. Paul, de son côté, nous rappelle que les privilèges d'Israël ont été transmis aux disciples du Christ et que ce sont eux maintenant qui possèdent l'héritage spirituel d'Abraham, « notre Père à tous » (Rom., IV, 16).

Puisque telle est la place d'Abraham dans l'histoire religieuse de l'humanité et puisque tel est son rôle au regard même de notre vie chrétienne, on comprend quel intérêt nous avons à le mieux connaître.

Pour nous cet intérêt est double. Sa vie est l'une des étapes de l'histoire du salut. Or nous devons nous efforcer de toujours mieux connaître cette histoire, afin de mieux savoir

tout ce que Dieu a fait, au cours des âges, pour rapprocher de lui les hommes.

Il est de plus, par sa foi, par la manière dont il a répondu à l'appel de Dieu, un modèle pour notre propre foi. Sa vie est un exemple qu'il nous faut méditer.

Abraham et l'histoire profane

La grandeur religieuse d'Abraham n'est pas une grandeur humaine. Dieu ne choisit pas toujours, pour intervenir dans notre monde, des hommes dont le passage et la vie suscitent un intérêt passionné de la part de leurs contemporains. Jésus lui-même a été tenu par ses compatriotes pour un personnage méprisable. Abraham n'a pas laissé de trace dans les Annales de son temps. Il est même impossible de fixer d'une manière précise les dates qui furent celles de sa naissance et de sa mort. Tout cela ne veut pas dire qu'il est une sorte de personnage de légende, hors de l'histoire réelle. Ce que la Bible nous raconte de lui permet au contraire de le situer assez exactement dans un milieu historique connu.

On a cru longtemps pouvoir en faire un contemporain du fameux roi de Babylone Hammourabi qu'on croyait pouvoir reconnaître dans Amraphel, roi de Sinéar, l'un des quatre monarques que poursuit Abraham pour sauver son neveu Lot (Genèse, XIV). Mais cette identification est des plus problématiques.

Abraham et Hammourabi semblent bien cependant appartenir à la même époque. Alors se produisent dans la Basse-Chaldée d'importants événements, cause sans doute de mouvements de populations dans lesquels Abraham et son clan, émigrant d'Ur à Harran, ont dû être enveloppés. On ne saurait en déterminer la date exacte. Elle se place, semble-t-il, entre 1900 et 1700 avant notre ère. Qu'il nous suffise de retenir qu'il s'est passé, en gros, à peu près autant de temps entre l'époque d'Abraham et la venue de Jésus-Christ qu'entre cette venue et nous.

Abraham et les siens nous apparaissent comme des nomades, des pasteurs qui se déplacent suivant les besoins de leurs troupeaux, composés surtout de petit bétail. Quelles étaient leurs relations avec la ville d'Ur, point de départ de leurs migrations ? C'était une des grandes cités sumériennes, l'une de celles où la civilisation mésopotamienne avait pris naissance, cité fastueuse et savante, dont les restes exhumés par les fouilles nous émerveillent encore.

Les pasteurs des environs y fréquentaient, parcourant les marchés pour y vendre les produits de leurs troupeaux ; ils les échangeaient contre les produits de la ville qui leur étaient indispensables. Ils visitaient ses sanctuaires, celui surtout du dieu protecteur de la cité, ce Dieu Lune que l'on retrouve à Harran.

Josué, s'adressant à Sichem, vers la fin de sa vie, aux représentants des tribus d'Israël, leur rappelle l'histoire de leurs ancêtres. Il commence ainsi : « C'est de l'autre côté du Fleuve que jadis habitaient vos Pères, Tharé, père d'Abraham et père de Nachor ; et ils servaient d'autres dieux » (Jos., XXIV, 2). Etaient-ils donc, et Abraham lui-même, des polythéistes, comme les gens d'Ur et des autres cités de Sumer ? Ou bien ne servaient-ils déjà qu'un Dieu unique, caché sous une figure humaine ou céleste, s'adressant déjà, sans trop le savoir, au vrai Dieu qui devait se révéler à Abraham ? Nous ne pouvons répondre à cette question.

Quoi qu'il en soit, Abraham a suivi son père Térah et toute sa famille à Harran, dans la Haute-Mésopotamie ; il n'aura plus qu'à en descendre pour gagner le pays de Canaan ; il laissera là la plupart des siens, près desquels ses descendants reviendront pour choisir des épouses de leur race.

La Haute Mésopotamie, le Pays situé entre les deux Fleuves, est un pays qui a vu souvent passer immigrants et conquérants qu'attiraient les pays proches de la Méditerranée. Vers ce temps-là s'ébranlent des bandes hourrites, guerriers sédentaires. Abraham est peut-être allié à eux, comme son clan l'était aux Sumériens d'Ur, et sans doute les suit-il dans leur poussée vers l'Ouest. Si ces Hourrites sont en réalité les Hittites de la Bible, on comprendrait plus facilement les relations qu'Abraham entretient avec eux sur le sol même de Canaan (cf. Gen., XXIII).

Abraham et l'Histoire Sainte

Les historiens s'efforcent de fixer la place d'Abraham dans le cours de l'histoire profane. Ils utilisent dans ce but les données bibliques comparées avec les documents profanes qu'ils peuvent connaître par ailleurs. C'est un travail éminemment utile, car il nous permet de fixer un des moments essentiels de la Révélation, mais c'est un travail secondaire. L'important est en effet, pour nous, de saisir le message divin tel qu'il nous est transmis et de comprendre ce que signifie pareille intervention de Dieu dans notre histoire humaine.

Depuis le début de cette histoire, Dieu est à l'œuvre. Après la création de l'homme et son installation dans le Paradis terrestre, il a permis le péché. Si l'homme s'est alors éloigné de Dieu, Dieu ne l'a pas pour autant abandonné. Il a voulu le ramener à lui, l'unir même à lui plus profondément qu'il ne l'était, faire de tous les hommes ses fils, à l'image de celui qui est son propre Fils éternel.

Dieu procède pour cela d'une manière progressive. Il semble tout d'abord abandonner l'homme à tout le poids du péché ; mais, même alors, il ne cesse de veiller sur lui. Tout en le châtiant, tout en semblant sur le point de l'anéantir, il prépare son salut. Ainsi peu à peu se prépare cette intervention, l'appel d'Abraham qui va dévoiler d'une manière plus précise les desseins miséricordieux de Dieu.

Toutes les premières pages de la Bible, depuis l'expulsion des premiers parents du Paradis terrestre, semblent tendre vers ce moment. Ce ne sont que quelques récits, qui résument à leur manière des siècles et des mil-